

# LIEUX DE VILLE COMME ÉMANATION D'ÉVÉNEMENTS SOCIO-POLITIQUES : UNE ANALYSE DES PRATIQUES (DÉ) NOMINATIVES URBAINES DANS LE DÉPARTEMENT DU HAUT-NKAM À L'OUEST-CAMEROUN

---

Jean-Benoît TSOFAK

[tsofackb@yahoo.fr](mailto:tsofackb@yahoo.fr)

Sylviane KAMANI NGAMANI

[Sylvianekamani@gmail.com](mailto:Sylvianekamani@gmail.com)

Université de Dschang, Cameroun

***Abstract:** Haut-Nkam division, located in West Cameroon, is an administrative unit made up of individuals from various backgrounds, bringing with them various languages and cultures; which are identified in address signs and other spatial denominations, both in the socio-cultural, economic and political context. This administrative division is called upon for this purpose, in order to question linguistic urbanity based on the denominational practices that decorate its places. From this linguistic manifestation is born the project of analysis of urban (de)nominative practices in relation to political, economic, and socio-cultural facts. By relying on the tools offered by urban sociolinguistics, we realize that the different denominations result from diverse and varied motivations. Each of them is marked by a strong investment in discursive strategies that reveal, on the one hand, a linguistic and cultural diversity and, on the other hand, political, economic, geographical, socio-cultural and identity issues.*

***Keywords:** denomination, city places, Haut-Nkam, linguistic urbanity, sociolinguistics.*

## Introduction

Les lieux de ville « parlent » et leurs voix sont l'émanation des faits antérieurs ayant marqué positivement ou négativement les esprits. Cette étude vient renforcer plusieurs autres que nous avons menées sur l'appropriation du discours dans l'espace urbain. Il s'agit des recherches sur la publicité, la langue et la plurivocalité au Cameroun (Tsofack, 2002) ; la dénomination et la construction identitaire (2006) ; la reproduction, le marquage et l'appropriation des lieux publics par les mots (2011) ; et, entre autres, l'étude de l'espace frontalier (2011 et 2014). La question de la proximité entre la désignation de l'espace urbain et l'événement ou la réalité

antérieure est au cœur de cette observation sur le paysage linguistique du département du Haut-Nkam<sup>1</sup> à l'Ouest-Cameroun. En effet, il existe de plus en plus une forte variation lexicale dans les pratiques dénominatives urbaines dans cette circonscription administrative et chaque lexique est inspiré d'une réalité antérieure ou d'une structure située à proximité du lieu nommé. Le baptême des lieux est ainsi le calque d'un fait connu.

Il convient de noter *a priori* que la ville est devenue un espace privilégié pour observer la complexité des pratiques langagières, leurs stratifications sociales, la dynamique des changements linguistiques, les formes et les effets du contact entre les langues différentes. Ce changement a coïncidé avec la revalorisation de la ville comme un espace produisant lui-même ses propres langues et ses propres données identitaires. C'est un laboratoire social où s'expérimentent ses formes d'intégration, de mise en mots et de ségrégation de locuteurs et de communautés linguistiques hétérogènes. Les grands moments de la sociolinguistique urbaine reposent sur les travaux de Louis-Jean Calvet pour qui « la sociolinguistique ne doit pas se contenter d'étudier les situations urbaines, elle doit dégager ce que ces situations ont de spécifique, et donc construire une approche spécifique de ces situations » (Calvet, 1994 : 15). Thierry Bulot (2007 : 17) aborde le terrain urbain en rapport avec la géographie sociale visant à problématiser la spatialité urbaine par et pour les pratiques langagières. Ce qui revient à dire que, la ville est d'abord un fait discursif avant d'être un fait linguistique. Dès lors, la sociolinguistique se propose de rendre compte de la spatialisation des langues, c'est-à-dire du rapport des pratiques linguistiques et langagières aux lieux de ville. Autrement dit, c'est montrer, à travers leurs discours, comment les locuteurs s'approprient les espaces urbains. Enfin, elle rend compte de la dénomination des langues et des parures, des espaces et du rapport entre locuteurs et leur appartenance à un lieu, la catégorisation des langues, et des discours épilinguistiques comme l'un des éléments de l'urbanité, de l'évolution sociolinguistique.

L'espace urbain du Haut-Nkam est devenu une véritable source d'inspiration dans les pratiques dénominatives. Tandis que certains lieux sont traçables, c'est-à-dire reconnus à partir des plaques d'adressage, d'autres sont muets et ne sont situable que par un devoir de mémoire. Cet article s'adosse essentiellement sur le lien entre les pratiques dénominatives et les faits politiques, sociaux, géographiques et culturels. C'est de ce constat que découle la question suivante : comment se manifestent les pratiques dénominatives des lieux de ville et les motifs de ces désignations dans le Haut-Nkam ? La significativité passera par trois articulations. D'abord nous montrerons comment les pratiques dénominatives ont un rapport avec les événements politiques ; ensuite avec les activités économiques ; enfin avec les faits culturels.

### **1. Pratiques dénominatives et rapport au contexte politique**

Rappelons de prime abord que l'origine même du mot « Haut-Nkam » est politique<sup>2</sup> car il porte les séquelles de la colonisation. Avant l'arrivée des colonisateurs, ce lieu

---

<sup>1</sup> Avant l'arrivée des colons, le Haut-Nkam s'appelait pays des fe'efe'e, population dont la langue était dénommée fe'efe'e, à partir du mot « fe'e », qui revenait souvent dans leur parler. Le Haut-Nkam est un département situé dans la région de l'Ouest-Cameroun. Sa superficie est de 950 km<sup>2</sup>, abritant un chiffre de 253 093 habitants, soit 50 à 300 habitants au km<sup>2</sup>. Il a plusieurs arrondissements parmi lesquels Bana, Bafang, Bakassa. La région de l'Ouest quant à elle est l'une des dix qu'enregistre le Cameroun. Elle a une superficie de 13 892 km<sup>2</sup>, soit 132,7 km<sup>2</sup>, pour une population de 1 720 047 habitants.

<sup>2</sup> La dénomination Haut-Nkam a une origine politique et géographique (de par sa position située en altitude par rapport au cours d'eau appelé le « Nkam »). Rappelons de toute évidence qu'avec la subdivision administrative

s'appelait « pays des fe'efe'e », population dont la langue était dénommée « fe'efe'e » à partir du mot « fe'e »<sup>3</sup> qui revenait très souvent dans leur parler. Dans ce cadre, il est question des micro-dénominations qui naissent au sein de ce groupement administratif sous l'impulsion d'un événement politique. La ville est un espace reconnu par sa forte concentration humaine répartie autour de multiples activités qui la meublent et la maintient en constance évolution. Selon Lamizet, « L'histoire de la ville déroule dans le temps la succession des régimes et des acteurs politiques qui l'ont structurée comme espace de pouvoir et de régulation sociale. » (II, 2004 : 115). Cependant, la dimension politique de l'identité de la ville peut se lire dans son histoire, à partir de la configuration spatiale et urbaine. Le coin focal de ces lieux de par leurs architectures aussi importantes soient-elles, peuvent faire l'objet d'un repère. La maison de parti politique au pouvoir en abrégé RDPC (Rassemblement Démocratique du Peuple Camerounais). Cet espace renseigne sur le type d'activités qui s'y déroulent et surtout sur la typologie d'individus qui le fréquentent. À base de la simple dénomination, nous constatons que l'espace parle. Ces lieux à ancrage politique peuvent être : la place des fêtes, la place de l'indépendance, entre autres les sous-préfectures, et renseignent suffisamment sur les activités qui s'y déroulent ainsi que sur les circonstances qui les ont fait naître.

### 1.1. Vers un devoir de mémoire politique

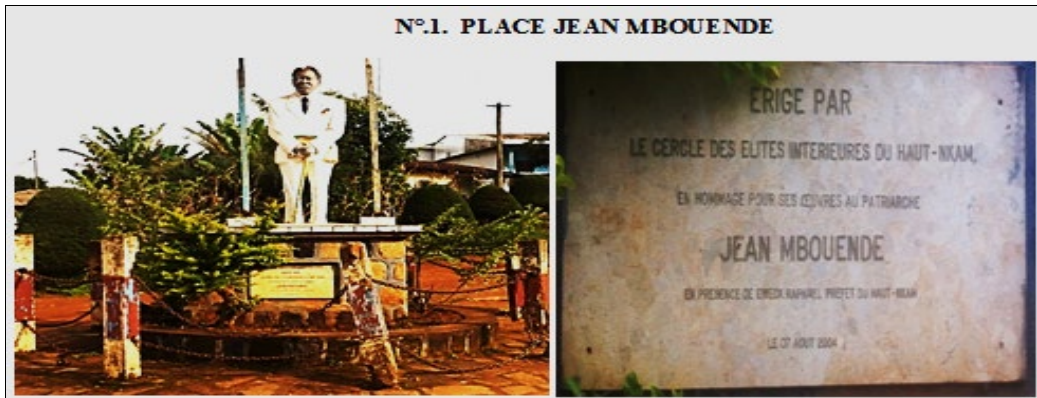
La mémoire peut être considérée comme une inscription de l'identité dans la durée, à travers le marquage de l'espace. Bulot définit la mémoire comme mode discursif d'inscription de l'identité dans la durée, l'articulation étroite entre marquage et processus mémoriel. En repartant des analyses de Maurice Halbwachs (1925), Djemila Zeneidi (2006) insiste sur l'importance des repères matériels à dimension spatiale, que nous appellerons ici plutôt des traces. (Bulot et Veschambre, 2006 : 12) Les mémoires sont des espaces réservées et consacrées à des cérémonies commémoratives en souvenir d'un individu ou d'un groupe donné pour les œuvres faites par ceux-ci. Ils sont généralement des anthroponymes, c'est-à-dire, des noms de personnes. Jean-François Owaye soutient à cet effet que « dans le sillage du mouvement des indépendances, la politique de commémoration mémorielle en Afrique s'est fondamentalement établie autour de l'idée de la construction de l'identité. » (Owaye, 2016 : 29-44). Nous avons, dans le cadre de ce travail, les anthroponymes à vocations testimoniales. Ce sont des consécration mémorielles basées sur la commémoration d'une personnalité selon un bien fait. On assiste dans notre cadre aux noms propres de personnes et en tant que tels, ils réfèrent à la pratique culturelle du peuple « Fe'éfé'é » en constituant des motifs.

Messi Ndogo (2007 : 284) définit le nom propre comme « élément fondateur de l'identité, vecteur de connaissance, de reconnaissance et de distinction ». Cela revient à dire que le nom propre permet l'ancrage culturel, identitaire dans l'espace urbain. C'est le cas du nationaliste camerounais Jean Mbouende.

---

par les Français dès 1925, les arrondissements de Bafang, Banka, Banwa, Bandja, Bakou, Kékem et Bana seront regroupés dans la même circonscription administrative pour donner naissance au département du Haut-Nkam.

<sup>3</sup> « Fe'e » signifie littéralement « Ainsi ».



Source : © Kamani, 2020 dans l'Arrondissement de Banka

Source : © Kamani, 2021 dans l'Arrondissement de Banka

Originaire de Haut-Nkam et de grade de Planteur, il fut le premier Maire élu de la commune de plein exercice de Bafang entre 1961 et 1965<sup>4</sup>. Parlant de ses œuvres, ce patriarche s'est chargé du traçage des routes dans la ville de Bafang. Pendant la période du maquis, Jean Mbouende est poursuivi par les blancs pour le combat qu'il a mené durant la guerre ; ce qui l'amène à se tapir dans un tronc d'arbre en forêt pendant des mois. Le monument érigé en son honneur a été inauguré le 7 août 2004 par le cercle des élites du Haut-Nkam et du préfet Éweck Raphael<sup>5</sup>, en l'hommage de ce nationaliste pour ses œuvres faites à la nation camerounaise. Il décède malheureusement en 2004, à l'hôpital Ad Lucem de Banka-Bafang, âgé de 114ans<sup>6</sup>. Voilà présenté un cas palpable qui témoigne de l'originalité et la clarté des pratiques dénominatives dans cette circonscription administrative. Précisons que, les exemples similaires légions.

S'agissant toujours des mémoires à vocations testimoniales, nous avons le monument de Sa Majesté Tien' Kouemo (anthroponyme), Roi des Banka, érigé en la mémoire du chef de la Dynastie Banka.



Source : © Kamani, 2021 dans l'Arrondissement de Banka

---

<sup>4</sup> PCD de Bafang, 2013.

<sup>5</sup> Préfet du Département du Haut-Nkam à cette période.

<sup>6</sup> Ces témoignages nous viennent de la famille proche du nationaliste Jean Mbouende.

C'est une figure incontournable dans l'histoire du peuple Banka vu ses œuvres durant son règne et celles faites à la nation. Nous noterons entre autre la délimitation du village Banka, l'octroi d'une de ses parcelles à l'État pour la construction du Lycée Technique de Bafang, la construction de l'hôpital AD Lucem de Banka, la mission Catholique de Banka. Son monument est implanté en 2012 au Rond-point Patchi, dans le but de le pérenniser et de le pointer comme un modèle pour son peuple.

Toute mémoire individuelle ou collective soit-elle, dans la durée, peut révéler des lieux du passé, les personnes existantes ou ayant existé, des événements familiaux ou nationaux, des pratiques ancestrales ou communautaires, dans toutes ses composantes sociales et dans sa logique de stratification qui est en jeu à travers l'aménagement linguistique des espaces. La photographie ci-dessous fait référence à un lieu de souvenir consacré à un ensemble d'individus pour une cause noble.



Source : © Kamani, 2021 dans l'Arrondissement de Bakassa

Le marquage apparaît comme la condition de partage d'une mémoire collective, dans un cadre social donné. Thierry Bulot et Tassa dit Mefidenele montrent à travers le concept de mémoire sociolinguistique ; c'est plus largement la mémoire urbaine. Nous prenons pour exemple, le monument des martyrs érigé et inauguré au lieu-dit « places des martyrs », en la mémoire des dignes fils Bakassa<sup>7</sup> disparus pendant la période du maquis à l'Ouest-Cameroun. Il s'agit dans ce cas d'une mémoire collective, car il est question d'un hommage à un groupe de dix-huit valeureux dignes fils décédés en défendant des causes nationalistes.

À côté du lieu perçu comme mémoire aux nationalistes, la notion de mémoire collective (Halbwachs, 1925) est à questionner dans le but d'avoir recours aux espaces de manifestations politiques.

### 1.2. Toponyme comme mémoire et espace de manifestations politiques

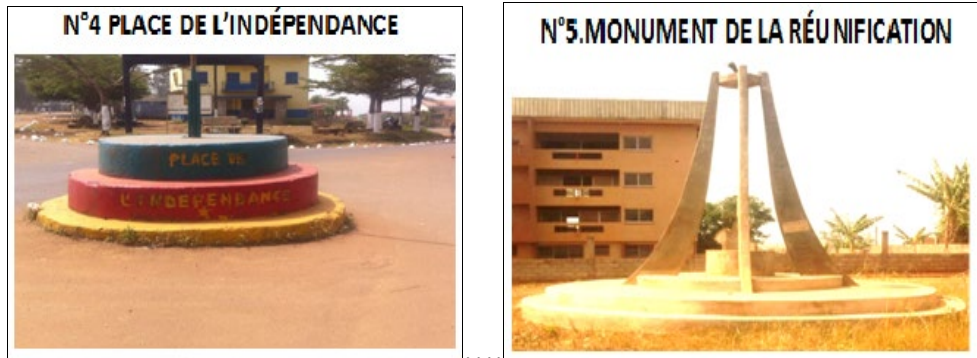
Les dénominations attribuées à certains lieux dans le Haut-Nkam trahissent explicitement la nature des cérémonies qui s'y déroulent. Nous prendrons en guise d'exemples, la place de l'indépendance ou place des fêtes et le carrefour du Renouveau.

Le toponyme « place de l'indépendance » nous rappelle, même sans le vouloir, la période glorieuse de l'histoire du Cameroun après l'obtention de sa liberté. Le monument

---

<sup>7</sup> Il s'agit d'un groupement de l'arrondissement de Bana dans le Haut-Nkam.

de la Réunification en est illustratif. Ce sont des espaces mémoriels réservés strictement aux cérémonies à ancrage politique.



Source : © Kamani, 2022 dans les Arrondissement de Bafang et Bana

Le nom « Carrefour du Renouveau » trahit directement le type de manifestations réservées à ce lieu qui n'est rien d'autre que des manifestations politiques. Notons aussi que, « Renouveau » laisse percevoir la position des partis politiques bénéficiaires de cet espace à savoir, le RDPc couramment appelé « Parti au pouvoir ». Concernant les toponymes à référence politique, nous pouvons citer « la place des fêtes », « la place de l'indépendance », voire la municipalité. Notons que, les dénominations des lieux de ville dans le Haut-Nkam ne se limitent pas exclusivement à un contexte purement politique.

## 2. Pratiques dénominatives et rapport au contexte économique

Si les toponymes sont considérés en sociolinguistique urbaine comme de véritables marqueurs, rappelons tout de même que certains lieux de ville dans le Haut-Nkam consacrés aux activités commerciales marquent l'empreinte d'une société capitaliste. Les dénominations accolées à ces espaces sont filles de ladite pratique. C'est dire que, dans cette division administrative, les dénominations de certains lieux sont le résultat d'une structure typiquement économique. Nous illustrerons à cet effet, le « Marché central de Bafang », le « Marché chefferie » à Bana et le « Marché Banka ».



Source : © Kamani, 2022 dans l'Arrondissement de Bafang





Source : © Kamani, 2022 dans l'Arrondissement de Bana

Au vu de cette représentation, le nom noyau : « Marché », signale, sur le plan définitionnel, tout espace consacré aux échanges. Aussi se rend-on compte que chaque dénomination part de l'étiquette de la localité dans laquelle le marché est situé. Les toponymes « Bafang », « Chefferie », « Bana » et « Banka » en sont des références. En effet, nombreux sont les lieux de ville dans le Haut-Nkam qui se réclament un espace réservé pour l'exposition et la commercialisation de leurs produits majoritairement agricoles. Un lieu d'inter-échanges entre la population. Force est de constater que, de tous les arrondissements que nous avons fouillés, chacun possédait au moins un espace identifiable à partir de leur patronyme. Nous noterons le Marché Bafang, le Marché Banka et le Marché Bana. Ces toponymes renseignent sur le type de pratiques qu'exercent les populations dans lesdites zones même s'il faut préciser que la seule différence se joue au niveau de la variation des lieux d'activités.

Toujours dans le contexte économique, nous ne perdrons pas de vue les bâtiments des Finances, la SONEL<sup>8</sup>, la Campost et la Camwater<sup>9</sup>, comptés parmi les gros porteurs de l'économie du pays. Ce sont espaces à ancrage économique. Tout comme l'économie, la culture est d'un apport considérable dans la construction de l'espace dans cette division administrative.

### 3. Pratiques dénominatives et le contexte culturel

La culture est un fait irrévocable chez les individus en société. Chacun la possède d'abord individuellement, ensuite collectivement. Les manifestations culturelles locales, chrétiennes et musulmanes sont explorées. Dans le Haut-Nkam, en effet, plusieurs événements sociaux et culturels précèdent certaines dénominations.

À travers des considérations ethniques voire tribales, certains lieux de ville dans le Département du Haut-Nkam en tirent leurs dénominations. Le regroupement des hommes appartenant à la même religion, ayant les mêmes croyances constitue un niveau de dénomination. Dans une autre perspective, des lieux consacrés pour les uns aux cultes religieux et pour les autres aux représentations artistiques en constituent un second niveau. Ces réalités décelées dans les coins et recoins du département du Haut-Nkam au Cameroun montrent en quoi le baptême des certains lieux de ville résulte d'un fait culturel et religieux pointé en amont. À ce niveau, nous nous arrimons à la logique de Christian Baylon qui enseigne que, pour explorer un fait inhérent à l'ethnolinguistique, il faut « appréhender la culture à travers la langue, étudier le message à travers les données socioculturelles » (Baylon, 1996 : 56).

---

<sup>8</sup> La SONEL est la société Nationale de l'électricité, actuellement appelée ENEO.

<sup>9</sup> *Camwater* (Camerounaise des eaux). Cette entreprise se charge du traitement et de la distribution de l'eau dans les ménages et entreprises.

Pour ce qui est de la culture locale, force est de noter que les noms donnés à chaque groupement villageois dans le Haut-Nkam sont des toponymes nés à l'issu d'un fait culturel qui a influencé leur passé. Nous pensons ici aux noms comme Bana, Banka et Bafang. En guise d'élucidation, l'appellation « Bafang » découle de « Ba' Fa' », c'est-à-dire « Ba' » : les gens, les ressortissants, les peuples, et « Fa' » : unir, union ; ce qui donne dans notre contexte, la phrase « les gens ou les peuples qui ont décidé de s'unir ». Bafang se construit à partir d'une association d'individus venus d'horizons divers, parmi lesquels un fils qui, après le décès de son papa, espérait prendre la tête du trône, mais déçu quand il apprend qu'il ne prendra pas le règne. Pris de colère, il s'éloigne de sa famille et va se réfugier dans un confins villageois où vivaient des groupes d'individus en conflits permanents. Son activité de chasseur et sa générosité, vus les gigots de viande qu'il distribuait à la population chaque fois du retour de la chasse fait de lui un homme de valeur dans ce regroupement. C'est ainsi qu'un jour, il propose à cette population hétérogène de se réunir et constituer un peuple uni ; idée qui a porté ses fruits, et le chasseur réalisa son rêve en tant que roi de ce peuple qu'ils dénommèrent « fa' », qui signifie « uni ». Dès lors, ils s'identifiaient à « Ba'fa' » pour pointer les ressortissants du peuple) « fa' », « uni ». Cette dénomination a été francisée plus tard avec la colonisation pour donner « Bafang »<sup>10</sup>. Voilà en quelques sorte l'histoire du toponyme Bafang. Les noms Banka et Bana sont nés dans un contexte similaire, mais beaucoup plus pendant la guerre. « Nee' et Nka' » (les gens de la lumière).

Sur le plan religieux, la désignation spatiale dans le département du Haut-Nkam découle des cultes qui s'y trouvent. Il est ainsi question de la présence chrétienne et de la présence musulmane. Pour le premier cas, diverses dénominations sont les empreintes de la croyance judéo-chrétienne. Nous pensons à ce titre à « Mission Catholique de Banka » encore appelée « Cathédrale Notre-Dame ».<sup>11</sup>



Source : © Kamani, 2021 dans l'Arrondissement de Banka

Les désignations « Catholique » et « Cathédrale » connotent dans cette perspective la religion chrétienne et plus précisément le catholicisme. En effet, du latin « catholicus », l'adjectif « catholique » donne une qualité à ce qui a un rapport avec le catholicisme. C'est dire d'un ensemble de dogmes, d'institutions et de préceptes de l'église catholique romaine. Le toponyme

---

<sup>10</sup> Ceci est le résultat de plusieurs témoignages recueillis sur le terrain.

<sup>11</sup> « Cathédrale Notre-Dame de Banka » n'est pas clairement représentée parce que lors des travaux de réaménagement de cet espace, la plaque d'adressage portant cette dénomination a été enlevée pour être réactualisée, et jusqu'ici n'est pas encore réimplantée. C'est ce qui justifie le recours à l'école Épiscopale Notre-Dame située à proximité de la cathédrale, pour matérialiser ce lieu tel que disposé sur le terrain.



« Cathédrale » quant à lui désigne le bâtiment et le lieu de culte de la religion chrétienne, siège de l'évêché du Diocèse. Nous y découvrons la marque non seulement de la présence d'une culture étrangère en terre fe'efe'e mais également un cas de nomination du lieu de ville né à partir d'un fait religieux. On relève aussi des toponymes islamiques « Mosquée ».

**N°9. LOSSACK MOSQUEE**



Source : © Kamani, 2022 dans l'Arrondissement de Banka

Les représentations ci-dessus montrent que des dénominations nées à partir du contexte islamique ne sont pas en reste. Ainsi, y voyons-nous les inscriptions telles « Quartier Haoussa », grâce à « la Mosquée » qui sont respectivement les lieux de ville particuliers dans le Haut-Nkam, où les musulmans vivent et font leur adoration. En réalité, Le « Haoussa » est une langue tchadique, parlée en Afrique occidentale et centrale et perçue au départ comme principale langue commerciale.

La ville est aussi un espace de représentation artistique, un espace d'inscription des traces historiques constituées des lieux sociaux et politiques. L'aspect artisanal est ici l'un des marquages de l'espace dans le Haut-Nkam. Selon Bernard Lamizet, « Les villes représentent les paysages où s'écrit aussi l'histoire de l'art, car elles ont toujours constitué des lieux sociaux, des lieux politiques, des lieux de médiation-bref, les lieux des médiations symboliques de l'appartenance et de la sociabilité. » (2004 : 124). Le lieu devient à cet effet un espace de matérialisation du réel par les images, de la créativité. À travers moult dénominations dans le Haut-Nkam se décèle un marquage artisanal. Cette réalité est manifeste dans l'image ci-dessous :



Source : © Kamani, 2021 dans l'Arrondissement de Bana

Nous pouvons dire que la ville du Haut-Nkam s'est constituée progressivement dans un contexte précis. À retracer sa genèse, on comprendrait mieux comment ce Département s'est construit son image à travers des réalités visibles. La contribution du domaine artistique n'a pas été des moindres car grâce à lui, certains lieux de ville comme le « quartier artisanat »,

la « Maison d'Arts et Décors Traditionnels », « la Maison de l'Artiste » ont vu le jour. Il est vrai qu'aujourd'hui certains ne restent que des souvenirs ; rappelons quand même qu'ils ont vécus et laissé leur trace. En outre, les dénominations accolées à ces réalités servent à organiser l'espace sociolinguistique. Ce qui revient à dire avec Bulot que, « la ville est en effet la matérialisation physique des désirs humains, [...] Elle est avant tout économique, sociale voire politique. » (Bulot, 2004 : 57). Au regard de toutes ces on peut dire sans se tromper que, les dénominations dans le Haut-Nkam ne sont pas de simples baptêmes, ni le résultat d'un acte hasardeux, encore moins d'une simple coquetterie langagière car elles tirent leurs origines des événements précis et par conséquent, parlent suffisamment.

### Conclusion

En attendant de conclure, notons que l'espace urbain dans le département du Haut-Nkam ne s'auto-désigne pas. Il est baptisé à l'issu d'un fait antérieur pouvant être en rapport avec le domaine politique, économique, géographique, social ou culturel. Ces réalités qui précèdent les dénominations dans cette division administrative mettent sur pied le concept d'urbanisation qui est, selon Gasquet-Cyrus,

« [un] ensemble de processus conduisant notamment à la territorialisation des espaces et partant, des pratiques et représentations linguistiques, mais aussi à l'individuation de certaines variétés, à la modification de certaines de leurs fonctions et par voie de conséquences de certaines de leurs formes. » (Gasquet-Cyrus, 2004 : 55)

Alors, les « voix » du Haut-Nkam sont dictée par des circonstances politiques (en termes de mémoire), économiques (à partir de coins de commerce) et culturelles (au vu de la présence de structures religieuses et artistiques). Cependant, plusieurs autres événements précèdent les dénominations dans ce département administratif. Aussi, le problème des stratégies discursives est-il à questionner. C'est ainsi que nous nous pencherons, dans l'étude future, sur les observables stylistiques déployés dans les désignations.

### BIBLIOGRAPHIE

- BAYLON, Christian, (1996), *Sociolinguistique, Société, Langue et Discours*, Paris, Nathan.
- BULOT, Thierry & VESCHAMBRE, Vincent, (2006) (dirs.), *Mots, Traces et Marques. Dimensions sociales et linguistiques de la mémoire urbaine*, Paris, L'Harmattan.
- BULOT, Thierry et VESCHAMBRE, Vincent, (2007), « Sociolinguistique urbaine et géographie sociale : Hétérogénéité des langues et des espaces », dans *Credilif-EA Erellif 3207*, Université de Rennes 2 et Université d'Angers, pp. 12-32.
- BULOT, Thierry, (2004), *Lieux de ville et identité. Perspective en sociolinguistique urbaine*, L'Harmattan, collection Marges Linguistiques, vol. 1 306.44/15/1.
- BULOT, Thierry, (2004), « Les frontières et les territoires intra-urbaines : Évaluation des pratiques épilinguistiques » dans *Cittaplurilingui. Lingue e culture a confronto in situazioni urbane/multilingual cities. Perspectives and insights on languages and cultures in urban areas*, Forum Editrice Universitaria Udineserl, Udine, p. 57.
- CALVET, Louis-Jean, (1994), *Les voix de la ville : Introduction à la sociolinguistique urbaine*, Paris, Payot et Rivages.

- GASQUET-CYRUS, Médéric, (2004), « Sociolinguistique urbaine ou urbanisation de la sociolinguistique ? Regards critiques et historiques sur la sociolinguistique », dans *Marges Linguistique*, vol 1 306.44/15/1, pp. 31-69.
- HALBWACHS, Maurice, (1925), *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Félix Alcan, collection Les travaux de l'année sociologique.
- LAMIZET, Bernard, (2004), « Qu'est-ce qu'un lieu de ville ? », dans *Lieux de ville et territoires (Perspectives en sociolinguistique urbaine)*, vol. 2, Paris, L'Harmattan. pp. 115-166.
- MESSI NDOGO, Marie-Louise, (2007), « La dilution de l'identité chez Mongo Béti : Essai de réflexion ethnostylistique sur la dénomination dans Perpétue » dans *Langues et communication*, N°6, Université de Yaoundé 1, Édition CLÉ, pp. 283-307.
- OWAYE, Jean-François, (2016), « Les moments Pierre Savorgnan de Brazza à France-ville (1980-2008) : un cas de conflit de mémoire », dans Mbondobari S. et Gouaffo, A. (Eds.), *Mémoire et lieux de mémoire. Enjeux interculturels et relations médiatiques*, Universaar, pp. 29-44.
- TSOFACK, Jean-Benoît, (2002), « La publicité, Langue et plurivocalité au Cameroun », dans *Sud Langue*, (Revue électronique), n°1, UCAD, Dakar, pp. 22-36.
- TSOFACK, Jean-Benoît (2006), « (Dé) nominations et constructions identitaires au Cameroun », dans *Cahiers de Sociolinguistique*, N° 11, Rennes, Presse universitaire de Rennes, pp. 101-115.
- TSOFACK, Jean-Benoît (2011), « (Re)produire, marquer et (s') approprier des « lieux (publics) de ville par les mots ou Comment les murs (dé)font les langues à Dschang », dans *Nkà' Lumière*, pp. 235-260.
- TSOFACK, Jean-Benoît (2011), « Espace frontalier et paysage linguistique à Melong au Cameroun », dans BULOT Thierry (dir.), *Sociolinguistique urbaine et Linguistic Landscape, Marquages et plurilinguisme/Language marking and multilingualism*, pp. 113-176.